

Revue
de presse

LE ROI SE MEURT

d'Eugène Ionesco

Mise en scène
Cédric Dorier

Création et Tournée 2019

TKM Théâtre Kléber-Méleau, Renens / 29.10 au 17.11.2019
Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains / 20-21.11.2019
Théâtre du Passage, Neuchâtel / 27.11.2019
Théâtre des Osses, Givisiez / 5-15.12.2019

Tournée 2020

Théâtre de Carouge / 8-19.01.2020
Théâtre Alambic, Martigny / 23.01.2020
Théâtre Nebia, Bienne / 25.01.2020
Théâtre du Jorat, Mézières / 04.06.2020

Coproduction

Cie Les Célébrants (CH)
TKM Théâtre Kléber Méleau, Renens
Théâtre de Carouge-La Cuisine

LES
CÉLÉBRANTS

compagnie de théâtre

la terrasse

« La culture est une résistance à la distraction » Pasolini

Théâtre - Critique

Le roi se meurt d'Eugène Ionesco, mis en scène par Cédric Dorier



©Alan Humerose

Cédric Dorier livre une mise en scène tonique et ludique de la pièce de Ionesco, en restituant sa portée métaphysique, métaphorique et même prophétique

On dit qu'avec le soleil, seule la mort ne se regarde pas en face. C'est pourtant ce que fait Ionesco en 1962 au sortir d'une grave maladie, exorcisant son angoisse – en deux semaines d'écriture seulement – dans une pièce qui tient autant de farce que de la métaphysique. Dès le début, les cartes sont abattues : le roi va mourir. Et après tout n'a-t-il pas assez vécu ce vieux monarque égoïste et égocentré, tyrannique et jouisseur, qui pendant quatre cents ans de règne, a davantage pensé à lui et au court-terme plutôt qu'à son royaume, désormais dans un état de délabrement avancé ? Mais est-on jamais prêt à envisager concrètement l'idée de sa propre mort ? « Il n'avait qu'à y penser plus tôt », assène cruellement la reine Marguerite, plutôt que de remettre chaque jour au lendemain son apprivoisement de la mort. Car le lendemain finit par être l'aujourd'hui, contraignant le roi à passer en moins de deux heures par tous les états d'esprit : déni, révolte, découragement, régression, nostalgie, résignation. Si la pièce de Ionesco paraît atemporelle, c'est bien sûr qu'elle nous renvoie à notre propre et universelle finitude. Une éphémérité de la condition

humaine que Cédric Dorier symbolise par un ingénieux décor circulaire pouvant représenter à la fois le royaume, la couronne, une planète, la roue du temps ou pourquoi pas une machine infernale. Mais en mêlant dans le même temps, comme le fait le texte, concrétude des situations et portée métaphysique, comique et tragique, le metteur en scène réussit à souligner particulièrement deux autres aspects de la pièce : celle de la métaphore de la représentation théâtrale, avec une fin qui envoie ostensiblement valser le quatrième mur ; et surtout celle, quasi prophétique chez Ionesco, de notre possible disparition collective, par faute de notre désinvolture à l'égard des ressources de notre planète.

Un univers ludique et pop qui stimule le jeu des comédiens

Même si le sujet est âpre, le metteur en scène s'appuie sur un univers particulièrement ludique et pop : les maquillages sont outrés, les costumes colorés, les perruques extravagantes, accentuant le mélange de solennel et de dérisoire de la pièce. Cédric Dorier va jusqu'à insérer une scène parodiant une comédie musicale (clin d'œil à Jacques Demy) ou à pousser la musique vers le cinéma (clin d'œil à Michael Nyman), ce qui a pour effet de tonifier le rythme et de stimuler le jeu des comédiens, tous très bons. Denis Lavalou compose un roi odieux d'abord, puis terriblement touchant et humain, comme dans la scène où il prend soudain conscience de la valeur de la vie, au point de trouver magnifiques les plus humbles actions de la Bonne – incarnée avec drôlerie par Agathe Hauser. Implacables, la Reine Marguerite (Anne-Catherine Savoy) et le Médecin (Raphaël Vachoux) semblent échappés de l'*Orphée* de Cocteau, guidant le roi vers la mort tandis que la fraîche Nathalie Goussaud (la Reine Marie) lui espère encore une vie aussi rose bonbon que ses habits, et que le garde (Florian Sappey) multiplie les pitreries. À la fin de la pièce, Cédric Dorier exploite au maximum la pirouette proposée par Ionesco en faisant disparaître le roi. Meurt-il ou se dissout-il dans un univers parallèle ? Bien sûr, on n'aura pas la réponse... du moins de notre vivant !

Isabelle Stibbe

SPECTACLE

Quand le roi se meurt, Ionesco reverdit



De gauche à droite, Florian Sapey, Raphaël Vachoux dans le rôle du Médecin, Denis Lavalou en roi qui se meurt, Nathalie Goussaud-Moser en seconde épouse et Agathe Hauser. A l'arrière-plan, Anne-Catherine Savoy, première épouse du roi joue les maîtresses de cérémonie. © Alan Humerose

Scènes - Alexandre Demidoff

Publié samedi 16 novembre 2019 à 11:23, modifié samedi 16 novembre 2019 à 11:24.

Au Théâtre Kléber-Méleau à Renens ce week-end encore, six comédiens formidablement timbrés jouent une course contre la montre, réglée avec maestria par le Vaudois Cédric Dorier. Cette farce métaphysique fera le bonheur des scènes romandes dès cette semaine.

Sacré Ionesco. Il goûte au néant et vous remet d'aplomb. Cette nuit-là, la lune est gironde et le froid tenace. Un public ragaillard quitte le Théâtre Kléber-Méleau, à Renens. Il vient d'ovationner *Le Roi se meurt* - à Yverdon cette semaine, puis en tournée romande - joué par six comédiens parfaitement timbrés, réglé avec la maestria d'un horloger-poète par Cédric Dorier. Sur le chemin cabossé qui mène à la gare, deux jeunes filles, 17-18 ans, commentent le bonheur du soir. L'une dit: «Ce que j'adore au théâtre, c'est que c'est bizarre.»

La roue de la fortune tourne et c'est Dieu qui est aux manettes, ce qui n'annonce rien de bon. C'est ce qu'on se dit en découvrant le décor d'Adrien Moretti et Cédric Dorier. Du cylindre du temps, une boîte incurvée constellée de pignons, surgissent des dames aux toupets magistraux. L'une a des airs de maîtresse de cérémonie SM. C'est la reine Marguerite (Anne-Catherine Savoy, implacable, magnifique de prestance). L'autre est sirupeuse dans sa robe de bonbonnière rose. C'est la reine Marie (Nathalie Goussaud-Moser).

Elles s'alarment. Leur mari de roi - il a deux épouses, c'est plus sûr - va mourir dans une heure trente et des poussières, le temps d'une ultime représentation. C'est le Médecin (Raphaël Vachoux) dans son uniforme clinique vert tilleul qui l'a dit, ce n'est donc pas billevesée. Mais où se cache donc le futur moribond?

«Attention, sa Majesté Vive le roi!», claironne le Garde (Florian Sapey), mélancolique dans sa tenue d'acrobate sorti d'une toile de Picasso. Retentit une musique de cour à la mode de Louis XIV. Très roi

Soleil, Bérenger 1er alias Denis Lavalou croque une carotte. «Sire, on doit vous annoncer que vous allez mourir.» Et l'intéressé d'opiner, bonhomme: «Bah, je le sais...»

Poésie endiablée

A quoi tient la réussite de cette production? A l'intelligence du parti pris esthétique et de la lecture de l'œuvre. Fidèle à la veine de Ionesco, Cédric Dorier traite la matière comme un conte métaphysique à bordures comiques. Notre humanité transfigurée ne se débat-elle pas ici au sein du boîtier du temps? Ce décor séduit l'oeil, fait vagabonder l'esprit, affûte aussi l'interprétation. Dans cette souricière, gestes et répliques doivent perforer comme des aiguilles à tricoter.

Car l'auteur de *Rhinocéros* et des *Chaises* est un père-la-rigueur. Pour que sa parabole s'incarne, sa mécanique doit être irréprochable. Ce qui suppose une maîtrise théâtrale du rythme, des ressorts surprises donc, ces échappées vidéos psychédéliques par exemple, moment suspendu où astéroïdes, méduses, anémones des mers glissent en musique comme autant de leurres avant le trou noir.

Grande frousse enfantine

La beauté de ce *Roi se meurt*, c'est encore l'interprétation de Denis Lavalou dans le rôle-titre. Le texte exige depuis sa création à Paris en 1962 un comédien cosmique, terrien et spirituel, adepte d'Alfred Jarry et de Shakespeare, pour le porter. Michel Bouquet fut de ceux-là. Denis Lavalou est à la hauteur.

Voyez sa sainte suffisance sur son cheval blanc à bascule. Voyez encore comme il s'enlise dans sa baignoire, un vol de mouches dans les yeux. Il apporte au personnage une clarté de printemps en fuite, une grande frousse enfantine, une aisance folle à tous les âges, jusqu'à ce lit d'hôpital où il minaude comme une diva fanée face à sa Juliette de servante (Agathe Hauser).

Denis Lavalou s'extirpe à présent de ses mauvais draps, dans sa chemise qui est un suaire. Ses jambes, des pattes de poulet dirait-on, gigotent dans le vide. Face à lui, Anne-Catherine Savoy joue la grande ordonnatrice. Il a enfin posé les pieds au sol et chaque pas est une révérence dérisoire, l'amorce d'un adieu.

Ce qui bouleverse alors, c'est la fragilité d'un corps en hiver. L'homme sans Dieu livré au pauvre théâtre des jours qui se dérobe. Quand il écrit *Le Roi se meurt*, Ionesco a 53 ans. Il se croit atteint d'une maladie incurable. La Camarde le harcèle, il contre-attaque avec les armes d'un pitre superbe qui se pique de philosophie, d'un désenchanté qui après le désastre absolu de la guerre a donné le change, d'un libertaire qui honnit tous les partis sauf celui du masque et du rire.

Qui a dit alors que l'auteur du *Journal en miettes* était le totem des années 1950-1960, celles qui voient le théâtre de l'absurde s'épanouir? Il ne se réduit ni à un courant ni à une époque. Cette version du *Roi se meurt* le démontre en beauté. Eugène Ionesco a de beaux jours devant lui.

Le Roi se meurt, Renens, Théâtre Kléber-Méleau, jusqu'à dim.

rens.<https://www.tkm.ch/>; puis :

tournee romande 2019-2020

Yverdon-les Bains, Théâtre Benno Besson, 20 et 21 nov.;

Neuchâtel, Théâtre du Passage, 27 nov.;

Fribourg, les Osses, du 5 au 15 déc.;

La Cuisine du Théâtre de Carouge, du 8 au 19 janv.;

Martigny, Théâtre Alambic, 23 janv.;

Bienne, Théâtre Nebia, 25 janv.;

Mézières, Théâtre du Jorat, 4 juin.

Le roi en toc

Par [Margaux Farron](#)

Une critique sur le spectacle :

Le roi se meurt / Texte d'Eugène Ionesco / Mise en scène de Cédric Dorier / Théâtre du Passage / 27 novembre 2019 / [Plus d'infos](#)



Le metteur en scène Cédric Dorier et sa compagnie Des Célébrants proposent une version énergique et colorée du chef-d'œuvre d'Eugène Ionesco Le roi se meurt. Optant pour une mise en scène très picturale, Cédric Dorier sublime et actualise ce texte majeur du théâtre de l'absurde. Une vraie poésie visuelle !

© Alan Humrose

Le roi se meurt et son royaume disparaîtra (peut-être) avec lui ! Écrite en 1962 par Eugène Ionesco, *Le roi se meurt* raconte la fin de vie du roi Bérenger Ier qui apprend à l'exposition sa mort prochaine qui surviendra très exactement une heure trente après le début du spectacle. Accompagné d'un médecin, de deux serviteurs et de ses deux épouses, la reine Marguerite et la reine Marie, Bérenger Ier fait face à l'angoisse de la mort et de l'oubli. Le roi et sa suite traversent successivement toutes une série d'émotions, allant du déni à la révolte, de la peur au regret, jusqu'à la résignation finale.

Pour évoquer le royaume de Bérenger, Cédric Dorier opte pour une atmosphère fantaisiste et enfantine : un cheval de bois figure le trône, confirmant le caractère dérisoire du territoire. Signés Irène Schlatter, les costumes de couleurs vives et contrastées semblent tout droit sortis d'*Alice au pays des merveilles* (vu par Tim Burton) et plongent le spectateur dans le

monde des contes. La distribution frappe par la diversité des corps mis en jeu, accentuée par l'attribution à chacun de ses membres d'une couleur spécifique permettant de composer d'extraordinaires tableaux humains. Pour disposer ses figures, le metteur en scène semble parodier à plusieurs reprises des tableaux d'histoire, comme les chefs-d'œuvre du peintre Jacques-Louis David. Dans l'image du roi Bérenger juché sur son cheval de bois, impossible de ne pas percevoir un clin d'œil à la figure glorieuse de *Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard* peint en 1801. De même, et en contrepoint, quand Bérenger se désole pendant de longues minutes dans sa baignoire, la ressemblance avec *La Mort de Marat* peint en 1793 est frappante.

La scénographie d'Adrien Moretti et de Cédric Dorier enferme les protagonistes dans un château d'aluminium dont les faces courbes exhibent des motifs de rouages d'horloge. Les parois mobiles dessinent au sol un espace circulaire et réduisent considérablement l'espace de jeu des protagonistes. Ceux-ci sont condamnés à demeurer dans cette arène, sans contact avec le reste du royaume. Symboliquement close sur elle-même, la cour du Roi Bérenger maintient pourtant un contact direct avec le public et le metteur en scène se joue de l'apparente distinction entre le monde du spectacle et le monde réel en proposant à deux reprises une confrontation brutale des univers. Alors que, recroquevillé dans sa baignoire, le roi travaille à accepter son tragique destin, l'utilisation de projections vidéo sur les décors fusionnent monde fictionnel et monde réel. Des images de formations militaires ou de personnalités politiques contemporaines (telles que Donald Trump), font irruption dans l'univers merveilleux du conte. À la fin du spectacle, alors que le roi est mort, Anne-Catherine Savoy, respectant en cela les didascalies de Ionesco, s'échappe du cercle fictionnel. La lumière de la salle s'allume brusquement ; la comédienne enlève son costume et abandonne son personnage tout en adressant ses derniers mots au public. Sur scène, les techniciens du Passage démontent le décor. Alors que la pièce touche à sa fin, la comédienne construit un pont entre le monde de la fiction et le monde réel, en invitant le spectateur à prendre la place vacante du roi Bérenger afin que le royaume revive. Pour Cédric Dorier le pari est réussi. Il parvient à imaginer avec vigueur et sensibilité un texte dont on aurait pu craindre la désuétude et à affirmer sa pertinence et son actualité.



Cette entrée a été publiée dans [critique](#), et marquée avec [Margaux Farron](#), le [1 décembre 2019](#) par [Jade Lambelet](#).

Au TKM Théâtre Kléber-Méleau, jusqu'au 17 novembre. Les mardis, mercredis, jeudis et samedis à 19h., Vendredis à 20h. dim. 17h.30.

AVEC "LE ROI SE MEURT", Cédric Dorier signe UN ENVOÛTANT EFFROI.

[Patrick Ferla](#)

<https://www.facebook.com/patrick.ferla/posts/2749672351730660>



© Alan Humerose

COMMENT se libérer de l'angoisse de la mort ? En.... rire, mais d'un certain rire incertain sans doute, à la manière d'Eugène Ionesco. En 1962, après « La Cantatrice chauve », « Les Chaises » et « Tueur sans gages », notamment, il écrit « Le Roi se meurt », tragi-comédie relevant de ce qu'on a appelé le théâtre de l'absurde – à dire vrai, moins qu'on ne le croit.

DANS la mise en scène, fond et forme confondus de Cédric Dorier, tout le prouve éloquemment : cette réalisation, présentée en création au TKM Théâtre Kléber-Méleau, est un grand moment de théâtre vivant. Un envoûtement burlesque, enlevé et labyrinthique - l'une des obsessions de Ionesco, hanté tout au long de sa vie par ce qui, demain, ne sera plus.

POUR le signifier, un personnage central, le Roi Bérenger Ier (Denis Lavalou). Bérenger et ses deux femmes, Marguerite (Anne-Catherine Savoy), première épouse, Marie (Nathalie Goussaud-Moser), la

deuxième. Deux femmes. Comme nous en avons tous... laisse entendre le poète : la vie et la mort. A leurs côtés, la cour du Roi, un médecin, chirurgien et bourreau (Raphaël Vachoux), Juliette, une femme de ménage qui joue à peu près tous les rôles (Agathe Hauser) et un garde, très hilarant (Florian Sapey).

"TOUT homme est pour moi une sorte de roi qui est au centre de l'univers » confiait Ionesco. «L'univers lui appartient jusqu'au moment où tout s'écroule». C'est le récit de ce grand basculement, de ce dérèglement qui fait l'originalité, la magie (il y en a, tendance Lewis Carroll !) et la force d'une pièce dont le décor évoque subtilement le passage (et l'écrasement) du temps.

Ce Roi se meurt, dans la version éclatée, haute en couleur et chorégraphiée qu'en donne Cédric Dorier, est un enchantement. À des répliques philosophiques répond un texte prophétique dont nul n'ignore la chute : « Le mieux de la fin ».

LE MEDECIN - Abdiquez, Sire, cela vaut mieux.

LE ROI - Que j'abdique ?

MARGUERITE - Oui, abdique physiquement, moralement, administrativement.

LE MÉDECIN - Et physiquement.

MARIE - Ne donne pas ton consentement. Ne les écoute pas.

LE ROI - Ils sont fous ou bien ce sont des traîtres.

JULIETTE - Sire, pauvre Sire, Sire, pauvre Sire.

Et plus loin :

MARIE - Vous voyez, cela va mieux.

MARGUERITE - C'est le mieux de la fin, n'est-ce pas Docteur ?

LE MÉDECIN, à *Marguerite*. - C'est évident, ce n'est que le mieux de la fin. »

Sur scène, tout cela est dit, psalmodié, avec une infinie drôlerie, une grande douceur, – belle distribution d'une troupe de comédiens.nes exigeants et inspirés.

COUREZ donc applaudir ce spectacle très physique. Il balance et vous emporte.

Patrick Ferla



© Alan Humerose



© Alan Humerose

Scénographie : Adrien Moretti & Cédric Dorier - Collaboratrice artistique : Laure Hirsig - Lumière : Christophe Forey - À relever l'excellence de l'univers musical créé par David Scruferi. Il confère au spectacle un élan fantomatique que souligne, filtre d'une joyeuse ironie, la chanson du spectacle composée par Alexis Gfeller. - Très beau travail de conception costumes : Irène Schlatter avec la collaboration de Laurence Stenzin-Durieux & Guy Savoy - vidéo : Yves Kuperberg - Maquillages, perruques : Katrin Zingg

En tournée à : Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains, 20 et 21 nov ; Théâtre du Passage, Neuchâtel, 27 nov ; Théâtre des Osses, Givisiez, du 5 au 15 décembre ; Théâtre de Carouge, La Cuisine, 8-19 janvier 2020 ; Théâtre Alambic, Martigny, 23 janvier ; Théâtre Nebia, Bienne, 25 janvier ; Théâtre du Jorat, Mézières, 4 juin.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'014
Parution: 5x/semaine



Page: 12
Surface: 57'712 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 75334111
Couverture Page: 1/2



Au Kléber-Méleau, Cédric Dorier met en scène l'œuvre prophétique de Ionesco dans un spectacle total, pétri de références pop, entre rire jaune et larmes sincères

Le roi va mourir, vive Dorier!



Dans «Le Roi se meurt» de Ionesco, ce serait presque le monde entier qui toucherait à sa fin. ALAN HUMEROSE

LUCAS VUILLEUMIER

Théâtre ► La mort d'un roi est la mort d'une époque. D'un pan de la culture de son royaume, en même temps qu'elle peut préfigurer un appel d'air, l'arrivée d'un souffle nouveau. Dans la pièce de Ionesco, *Le Roi se meurt*, qu'il écrit presque d'une traite en 1962, sa dernière grande œuvre encore jouée aujourd'hui, ce serait presque le monde entier qui toucherait à sa fin.

Comme en apnée face à une

nature exsangue, une jeunesse qui s'abrutit, tout juste capable d'apprendre les quatre premières lettres de l'alphabet, la cour à laquelle *Le Roi se meurt* nous ouvre les portes se presse autour d'un monarque que ses sujets n'inspirent plus, tant la poussière accumulée sur sa vision et ses jugements semble avoir souillé sa superbe d'antan.

Grâce à la dernière mise en scène du Lausannois Cédric Dorier, actuellement au Théâtre Kléber-Méleau, à Re-

nens (jusqu'au 17 novembre, avant une impressionnante tournée romande), l'œuvre de l'auteur de *La cantatrice chauve* explose d'actualité et de résonances vibrantes avec notre époque, le texte étant déjà lui-même puissamment universel et intemporel.

Bérenger l'universel

Presque prophétique, cette satire d'un pouvoir politique déconnecté du réel, et qui pourtant assiste à une dérégulation

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'014
Parution: 5x/semaine



Page: 12
Surface: 57'712 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 75334111
Coupure Page: 2/2



politique, écologique et sociale, donne à voir ce qu'une agonie peut avoir de pathétique, d'émouvant et de saisissant. Celle d'un tyran désabusé, drogué à un pouvoir qu'il ne veut pas céder, et encore décidé à retenir les dernières pulsions de vie qui traversent de plus en plus difficilement son corps abîmé et bientôt rampant.

Le roi Bérenger, qui va voir de près le bout du tunnel de sa finitude, n'est pourtant pas tout à fait au-dessus de nous. Ce personnage d'«homme universel», présent sous des traits plus roturiers dans d'autres pièces de Ionesco, a même toutes les ressemblances avec un simple mortel que la question de la mort taraude.

Rappel du temps

Le décor circulaire imaginé par Cédric Dorier et son scénographe Adrien Moretti est d'ailleurs un constant rappel à ce temps qui passe, et qui file comme les grains du sablier entre les mains de ce roi défraîchi. Telle une horloge saturée de mouvements qui crissent à chaque seconde de vie perdue, et qui figure autant la salle du trône que ses antichambres, ce décor, dont aucun personnage de franchit les limites, est une des plus grandes réussites de ce spectacle renversant.

A cette beauté plastique non négligeable, et qui allie quelques références de pop culture au comique superbement mis en lumière dans ce drame qui rit jaune, se conjugue la beauté des costumes. Entre le *Brazil* de Terry Gilliam, un concert de Mylène Farmer, un film de Cocteau ou de Demy (une partie

opératique en milieu de spectacle coupe littéralement le souffle) ou l'univers de Lewis Carroll, on assiste à un spectacle total et noblement populaire: la mise en scène de Cédric Dorier semble lisible à tout âge, tant elle cristallise un nombre infini de niveaux de lecture.

Une partition jouissive

Les comédiens font également un travail à couper le souffle. Autour de ce roi joué par un Denis Lavalou touché par la disgrâce, et qui tombera de son trône-cheval shakespearien jusqu'à un lit d'hôpital duquel émettre ses derniers soupirs, entre réminiscences hallucinées et râles désespérés, s'affaire une comédie humaine plutôt foisonnante.

Sa reine Marie en forme de bonbon rose (une Nathalie Goussaud-Moser désarmante d'espoir), son pendant maléfique, la Reine Marguerite qui veut sonner le glas d'un règne qui s'embourbe (Anne-Catherine Savoy, dont la cruauté fait mouche à chaque réplique). On citera aussi son médecin, qu'une euthanasie contenterait mieux que le déclin du corps et de l'esprit (le génial Raphaël Vachoux), sa bonne (une Agathe Hauser tout droit sortie d'un film de Tim Burton), et le garde (le sautillant Florian Sapey). Autant de partitions tranchantes qui forment ensemble ce qu'on est en droit d'appeler un chef-d'œuvre de mise en scène. |

Jusqu'au 17 novembre, TKM, Renens, www.tkm.ch; puis en tournée romande; les 21-22, Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains; le 27, Théâtre du Passage, Neuchâtel; du 5 au 15 décembre, Théâtre des Osses, Fribourg; du 8 au 19 janvier, Théâtre de Carouge, etc.

LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI!

janvier 10, 2020

Jusqu'au 19 janvier, le Théâtre de Carouge joue *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco. Forte d'une scénographie ébouriffante et d'une distribution talentueuse, la version du metteur en scène Cédric Dorier revisite avec panache ce grand classique du théâtre moderne.

Texte: Athéna Dubois-Pèlerin



Photo: Alan Humerose

Confortablement abrité dans son palais, un roi décadent apprend subitement qu'il ne lui reste que quelques instants à vivre. Malgré la vieillesse et la maladie, malgré ses quelques 300 ans d'existence et son royaume qu'il a laissé tomber en ruines, le roi Bérenger se débat, refuse son sort, affirme qu'il n'a pas suffisamment vécu encore, qu'il lui faut plus de temps. Mais nul ne peut négocier avec la Mort lorsqu'elle vient le chercher...

Adapter *Le Roi se meurt* à la scène pourrait être comparé à un travail de chimiste, tant le dosage du comique et du tragique est délicat à manœuvrer. Du rire aux larmes, il n'y a qu'un pas et peu de dramaturges parviennent à nous le démontrer aussi finement que Ionesco. On traverse sa pièce comme sur une corde raide, se sentant constamment happé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Dans la réalisation, la nécessité de réconcilier cette dualité se traduit par un impératif somme toute assez simple: il s'agit de ne verser complètement ni dans la farce, ni dans le pathos.

Cédric Dorier relève brillamment ce défi, laissant pleinement l'occasion au public de s'amuser comme de s'émouvoir. L'absurde est savoureusement cultivé, au travers d'un jeu appuyé, de costumes bigarrés, d'une scénographie farfelue qui tourne sur elle-même comme une horloge mal réglée, et même d'un intermède musical et dansant diablement réussi. La troupe se distingue avec éclat – à peine regrettera-t-on quelques répliques trop précipitées, qui font perdre çà et là au texte une partie de son mordant. Les artistes semblent se plaisir à interpréter chacun-e son allégorie, de Nathalie Goussaud, fantasque reine Marie cherchant à tirer son époux vers la Vie, à Anne-Catherine Savoy, qui campe une reine Marguerite pince-sans-rire et décidée au contraire à le préparer à la Mort, en passant par le médecin – la Science incarnée – interprété par un Raphaël Vachoux à la diction remarquable.

Mais le tragique n'est jamais oublié, et marche main dans la main avec le burlesque. Denis Lavalou fait merveille en roi condamné, pris en étau entre ses deux féroces épouses, Eros et Thanatos, la pulsion de Vie et la Mort inéluctable. On rit de sa pusillanimité – et on s'attendrit de sa vulnérabilité. Forcé de renoncer au rêve de l'immortalité et de contempler sa propre fin, Bérenger cesse d'être roi pour devenir l'Humain dans ce qu'il a de plus viscéral. Les questions qu'il pose à mi-voix sont celles que nous portons toutes et tous au fond de nous: Qu'est-ce que cela signifie de disparaître? Comment accepter de ne plus être? Que restera-t-il de moi lorsque je ne serai plus?

Le Roi se meurt est un Memento Mori jovial et acéré, une œuvre à la fois cruelle et d'une tendresse infinie. On en ressort étrangement troublé-e, mais avec un sentiment diffus de gratitude envers la vie, sa finitude et l'infini de ses possibilités.

Le Roi se meurt

Théâtre de Carouge, La Cuisine – Rue Baylon

Jusqu'au 19 janvier

www.theatredecarouge.ch

La mort en «live» et en couleurs

Théâtre À Carouge, Cédric Dorier exalte le régicide d'Ionesco.

Par Katia Berger 09.01.2020



Couronné d'une réplique miniature du décor, Bérenger 1er (Denis Lavalou) et sa cour bariolée. Image: ALAN HUMEROSE

Il n'y a pas que Molière qui ait succombé sur les planches. Le roi Bérenger 1er agonise deux heures durant chaque fois qu'une scène accueille «Le Roi se meurt», cet indémodable classique d'Eugène Ionesco. En l'occurrence, c'est à la Cuisine du Carouge – après une création au Kléber-Méleau de Renens prolongée d'une tournée depuis l'automne – que le public assiste en direct au trépas du souverain, tapageusement orchestré par Cédric Dorier dans un tourbillon d'effets visuels, de chansons dansées, de fumées, de décors en spirale et de costumes kitsch.

Royaume et roi malades

«Il n’y a d’autre clé pour comprendre la pièce que ma peur de mourir», notait le dramaturge d’origine roumaine en 1962, alors qu’il accouchait frénétiquement de la tragi-comédie en un acte au sortir d’une grave maladie. Ce joyau du théâtre de l’insolite, rappelons-en donc le pitch. Ici perruqué à la mode de Louis XIV, un monarque persuadé de son omnipotence (suivez mon regard, lequel adopte celui du metteur en scène!) apprend qu’il est atteint d’un mal incurable, et qu’il ne lui reste à vivre que le temps du spectacle. Qui plus est, son royaume dépérit avec lui, victime d’un cataclysme étrange («les nuages pleuvent des grenouilles», «les terres se sont rabougries»), aux résonances duquel le spectateur de 2020 sera tout particulièrement attentif. Sa cour, réduite à l’essentiel en ces circonstances funestes, se compose de ses deux épouses successives, Marguerite – prompte à le pousser vers l’au-delà – et Marie – prête à tout pour le retenir –, le médecin – astrologue calqué sur les charlatans moliéresques –, la servante Juliette (savoureuse Agathe Hauser), et le garde fluet (frétillant Florian Sappey).

Bérenger, que Denis Lavalou interprète comme on le ferait une symphonie, suit dès lors les phases émotionnelles du condamné: déni, révolte, désespoir, nostalgie, sursaut, acceptation et abdication mutique. Le texte d’Ionesco détaille avec lucidité et ironie chacune de ces étapes: «Pourquoi suis-je né si ce n’est pas pour toujours?», «que les écoliers n’aient d’autre sujet d’étude que moi!» ou «vous, les suicidés, apprenez-moi le dégoût de l’existence!», s’entend-on dire avec la volupté du confessé. Par moment, la philosophie vient s’en mêler aussi, quand le tyran déchu constate que «ce qui doit finir est déjà fini; tout est passé...»

À l’humour des répliques, Cédric Dorier («Misterioso 119», «Frères ennemis», «Orlando Paladino», «Un si gentil garçon») superpose une chamarrure de l’esthétique tout à fait compatible avec l’univers de son coproducteur Omar Porras. Au son d’un tic-tac, la scénographie érige des parois concentriques qui répondent à ce «quelque chose de rouillé dans le mécanisme» décrit par le livret. Les comédiens arborent chacun sa teinte criarde et son maquillage outrancier. Au moment où l’angoisse du moribond atteint son apogée, un torrent d’images vidéo se déverse – pêle-mêle espace sidéral, incendies, abeilles, bateaux de migrants. Même sans ces allusions, l’évidence de l’absurde scruté par Ionesco s’est décuplée en soixante ans.

Théâtre du côté de la vie

Mais on ne saurait sous-estimer le fin lecteur qu’est Dorier. S’il donne dans l’excès, ce n’est pas par seul goût de la fioriture baroque, non. L’auteur supprime son roi au baisser du rideau? Il faut en déduire que la représentation, du côté de la vie, sait seule résister à la mort! Le metteur en scène se doit en toute logique d’appuyer le contraste entre «l’anormal» du théâtre et «l’habituel» mortifère. Aussi, aux saluts, sa troupe a troqué le costume contre le vêtement civil. Presque un habit de deuil. Sauf que le lendemain, le roi ressuscite!

«Le Roi se meurt» La Cuisine, jusqu’au 19 jan., 022 343 43 43, www.theatredecrouge.ch

<https://radiounimix.ch/fr/le-roi-se-meurt-presque-cinquante-ans-et-pas-une-ride/#more-2607>

« Le Roi se meurt », presque cinquante ans et pas une ride

Jeudi soir, le Théâtre des Osses accueillait la première représentation du « Roi se meurt » d'Eugène Ionesco, mise en scène par Cédric Dorier. Une agonie tragico-comique rapportée par Sylvain et Méline.

« Nous sommes dans un pays où l'usure du pouvoir a eu raison de tout, dans un pays où le dictateur ne veut pas céder sa place, dans un pays où la nature semble être anéantie par une force implacable et mystérieuse, où même l'amour paraît inefficace, où la magie n'opère plus... Et tout cela est alternativement comique, tragique, dérisoire et énigmatique, cela pourrait nous dire quelque chose, non? » Présentation de la pièce, programme du Théâtre des Osses.

Comme la vie, la mort se consume. Ou elle se consomme. Dans tous les cas, elle prend du temps. Elle prend l'Homme, peu importe qu'il soit Roi ou Sujet, et l'entraîne dans une agonie qui se nourrit d'une angoisse profonde. Mais l'angoisse est-elle plus supportable lorsqu'on meurt seul ? ou lorsqu'on meurt à plusieurs ?

Tombé gravement malade, Eugène Ionesco a cru voir la mort. Et pour mieux l'appréhender la prochaine fois qu'elle s'approchera de lui, il décide de la mettre en scène. De cette presque-rencontre avec la faucheuse naît « le Roi se meurt », une pièce que le dramaturge aurait écrite en une quinzaine de jours, à l'aube de l'année 1962. Ionesco rappelle son personnage Bérenger, déjà protagoniste dans trois autres de ses oeuvres, pour en faire à nouveau son porte-parole, tant et si bien que l'un devient l'incarnation de l'autre et vice-versa. Bérenger fait face à la mort et à ses renoncements.

« Ce que j'aurais du mal à m'en arracher ! Je me suis habitué ; habitué à vivre. De moins en moins préparé à mourir. Qu'il me sera pénible de me défaire de tous ces liens accumulés pendant toute ma vie. Et je n'en ai plus pour trop longtemps, sans doute. La plus grande partie du trajet est parcourue. Je dois commencer dès maintenant à défaire, un à un, tous les nœuds. » Eugène Ionesco, *Notes et contre-notes*.

Bérenger n'est pas le seul vecteur de l'agonie individuelle. Mais qui est ce Roi qui se meurt ? Si l'on se réfère au contexte d'écriture de la pièce, une interprétation possible serait la mort du langage. En effet, l'art encaisse aussi les horreurs de la deuxième guerre mondiale et le théâtre de l'absurde, dans lequel s'inscrit Ionesco, ne croit plus (ou prétend ne plus croire) au pouvoir du langage. On peut aussi penser au contexte chaud de la Guerre froide. Rappelons que le Mur de Berlin est en construction, Cuba vit sa crise des missiles, au moment où Ionesco prend la plume. Un contexte propice à l'anéantissement du monde. Aujourd'hui, le contexte, bien que différent (quoique...), s'avère toujours aussi fécond. Le scénario catastrophe reste d'actualité.

Tant de vie(s) pour parler de mort

La pièce *résonne* de vérités cathartiques, comme elle *raisonne* dans l'esprit du spectateur. On sait ce qui attend le Roi Bérenger au bout de cette pente descendante, comme on sait ce qui nous attend tous à la fin de la route. Mais comment vivre ces longues heures d'agonie ?

La mise en scène originale du « Roi se meurt » par Cédric Dorier est saisissante dès le premier instant. Le jeu d'acteurs des six interprètes est habilement exécuté. Cette pièce demande une vraie performance, aussi bien sur le plan physique que verbal. Elle requiert des comédien.n.e.s une écoute attentive, tant les dialogues s'entrecroisent, se croisent et se décroisent, au carrefour de l'absurde et du tragi-comique.

La scénographie s'impose tantôt comme un obstacle pour les personnages, tantôt comme une symbolique avec laquelle on joue, de laquelle on se déjoue. Un ensemble de deux murs circulaires mettent la scène en mouvement, et dévoile tantôt une salle du trône, une salle de bain, une chambre d'hôpital ou le couloir final. Elle fonctionne comme une vraie machine infernale, en référence au *Temps Modernes* de Charlie Chaplin. Le Roi reste prisonnier de cette pièce changeante, seuls les autres personnages peuvent s'échapper par les portes percées dans les murs.

Après deux heures de spectacle, le théâtre se déconstruit, le monde s'écroule. Pour le mourant, ce n'est pas seulement lui qui disparaît, c'est le monde tout entier. Et ainsi le public, guidé par la Reine Marguerite, incarnation de la mort, accompagne le mourant dans un dernier souffle. Un spectacle, lui aussi, à couper le souffle.

Sylvain Grangier et Méline Murisier



Comiquement tragique ou tragiquement comique?



Après avoir sillonné la Suisse romande avec *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco, la compagnie Les Célébrants, dirigée par Cédric Dorier, ne fera pas d'ultime escale au Théâtre du Jorat comme prévu. Par cette critique, sept élèves de la classe 2CG option maturité arts de la scène de Kelly Lambiel à Martigny nous permettent toutefois de replonger dans cet univers.

Le rideau s'ouvre sur un monde usé, épuisé par l'usure des coups que lui inflige depuis trop longtemps son roi. Une question se pose: est-ce la mort qui nous effraie ou, là où même la mémoire ne peut rien, sommes-nous simplement pétrifiés par la peur incoercible d'être oubliés?

Texte: Carroz Audrey, Danalet Claire, Kaufman Tristan, Schwab Kenza, Renaut Elsa, Gillioz Raphaël et Fournier Blandine.

Une heure trente. On apprend qu'il ne reste au Roi qu'une heure trente à vivre; à la fin de la pièce, il ne sera plus. Bérenger 1er est souverain absolu, dirigeant même ce qui dans notre monde ne pourrait lui obéir, comme la lune ou le soleil. Mais son royaume est en détresse. Ses deux femmes, Marie et Marguerite, ainsi que son garde, son médecin et Juliette la femme de ménage comprennent que la mort du Roi est proche. La mauvaise nouvelle lui est annoncée mais Bérenger n'y croit pas, arguant qu'en tant que monarque absolu il n'a pas décidé de mourir et qu'il le refuse. Après avoir tenté à plusieurs reprises de prouver le contraire, il se rend compte que son autorité n'est plus. Bérenger sombre alors dans une folie désespérée, refusant son destin, ou résigné, évoquant ses souvenirs avec nostalgie et demandant à être préparé. Finalement, le Roi est accompagné vers son issue par la reine Marguerite qui le guide jusqu'à son décès. Tragique oui, et pourtant profondément comique.

« Plutôt sourire que mourir, c'est la devise des Hommes » écrivait La Fontaine. Cette citation illustre parfaitement la tonalité ambivalente de la pièce. Écrite en 1962 à Paris en à peine quinze jours à la suite d'une forte maladie, *Le Roi se meurt* est une longue réflexion autour de la mort. « La peur de mourir est un problème qui hante tout le monde je crois quotidiennement, et cette pièce est une sorte de libération de cette angoisse » précisait l'auteur dans une interview pour France télévision en 63. Principal représentant du théâtre de l'absurde, Ionesco – qui parle plus volontiers de théâtre de dérision – se plaît à analyser les éternelles préoccupations existentielles de l'Être humain tout en les représentant sous une forme insolite, drôle.

Les différentes étapes par lesquelles passe le Roi telles que la colère, le déni, la peur et les situations rocambolesques auxquelles elles donnent lieu poussent lentement Bérenger vers l'acceptation de sa mort.

La mise en scène délurée et énergique que Cédric Dorier et son scénographe voulaient mécanique, onirique et le moins réaliste possible, marque par son intelligence et permet de mettre en lumière les subtilités du texte jusque dans la scénographie même. Ainsi, le temps, question cruciale dans l'oeuvre de Ionesco, est visible sur le plateau par la machine à jouer tournante qui figure la mécanique intérieure d'une horloge sur laquelle évoluent les comédien·ne·s. Le trône du Roi, quant à lui, qui est au départ un cheval de manège, se transforme en lit d'hôpital et constitue ainsi une belle métaphore de la vie. Les costumes extravagants et colorés correspondent parfaitement aux caractères des personnages qui fonctionnent par duos. Les deux épouses représentent le conflit continu qui oppose la raison et les sentiments. Le garde, tout petit et tout maigre, sera le symbole de l'autorité du Roi qui s'efface et se traduit par sa désobéissance aux ordres. La bonne, bien que grande et bien en chair, n'ayant jamais été vraiment regardée par le Roi, montre le manque d'intérêt que porte le Roi au peuple. Le médecin incarne, d'après Ionesco, la pensée collective. Et même si tous ont une facette psychologique importante, le Roi est celui qui canalise le jeu parce que les autres réagissent à ses états d'âme. Si le metteur en scène a tenu à ce que les deux reines soient opposées dans leur caractère et que Juliette et le garde soient très différents physiquement, c'est dans le but d'offrir une diversité visuelle.

Il est à noter que pour Cédric Dorier, l'esthétique est très importante. « On doit pouvoir prendre une photo de la scène à n'importe quel moment et y voir un tableau, une oeuvre d'art ». Les choix de mise en scène sont donc forts: texte respecté à la perfection, parties chantées et chorégraphiées au millimètre, projection d'images historiques marquantes, rupture du 4e mur, oscillation constante entre rire et émotion, dévouement total des comédien·ne·s pour leur personnage à l'instar de Raphaël Vachoux, le médecin qui, pour le rôle, n'a pas hésité à se raser la tête. Et le résultat, s'il peut en dérouter par le traitement léger de certaines scènes poignantes, respire pour d'autres l'authenticité et le génie. On sent vraiment la peur de mourir du Roi, l'intensité monte crescendo jusqu'à l'apothéose finale, le discours de la reine Marguerite, brillamment tourné.

Dans cette version, la pièce prend de l'ampleur et résonne avec le monde d'aujourd'hui en un écho percutant: celui qui concerne tous ceux qui se sentent d'une importance telle, qu'ils pensent que le monde devrait vivre ou sombrer avec eux parce que rien ne pourrait survivre à leur disparition. « Pour moi, tout homme est une sorte de roi qui est au centre de l'univers, l'univers lui appartient jusqu'au moment où évidemment tout cela s'écroule », écrivait Ionesco. Parlons-nous seulement de celles et ceux qui nous dirigent, ou parlons-nous de tout le genre humain? Les craintes de Bérenger ne seraient-elles pas celles qu'au fond nous partageons toutes et tous, symboles de notre vulnérabilité face à la finitude de la condition humaine?

Si le Roi est mort pour la dernière fois, le souvenir de la mise en scène de Cédric Dorier reste, lui, bien vivant dans la mémoire des élèves. Vive le Roi!

Le Roi se meurt

De Ionesco, par la Cie Les Célébrants

www.lescelebrants.ch

Photos: Alan Humerose

24 heures

Par Natacha Rossel

22.10.2019

«Cette pièce m'a fait du bien par son côté cathartique»

Théâtre Au TKM, le metteur en scène Cédric Dorier crée «Le roi se meurt» d'Ionesco, oeuvre-testament mi-caustique mi-tragique axée sur la finitude de l'être humain. Interview.



Le comédien Denis Lavalou (dans la baignoire) interprète le roi Bérenger Ier (photo de répétitions). Image: Laure Hirsig

Comme pour conjurer le sort, Eugène Ionesco écrit frénétiquement «Le roi se meurt» en deux semaines à peine. Nous sommes en 1962, l'homme de théâtre de 58 ans vient de réchapper d'une grave maladie et des ombres mortifères virevoltent autour de sa plume. La fable ne ménage aucun suspense. «Sire, on doit vous annoncer que vous allez mourir», lui souffle la reine Marguerite au début de la pièce. C'est cette urgence d'appréhender la finitude de l'être humain que le metteur en scène vaudois Cédric Dorier cherche à sublimer sur scène dans sa nouvelle création. Du 29 octobre au 17 novembre, le vieux roi Bérenger Ier expirera sur les planches du TKM, à Renens.

Comment votre choix s'est-il porté sur Ionesco?

Après la reprise de «Frères ennemis» (ndlr: sa mise en scène de «La Thésaïde», de Racine) au TKM en 2018, Omar Porras m'a proposé de créer un spectacle ici. Je suis arrivé avec ma petite valise remplie de propositions. On a dialogué, il m'a aussi suggéré des textes, et finalement je suis arrivé avec Ionesco. J'avais travaillé sur cet auteur en tant qu'interprète dans un spectacle mis en scène par Richard Vachoux, il m'était donc resté dans un coin de la tête.

Vous n'avez pas choisi l'une de ses pièces les plus connues. Pourquoi?

J'ai relu «Le roi se meurt» et j'ai beaucoup ri! Et j'ai redécouvert des répliques dont l'articulation produit un effet à la fois drôle, philosophique et insolite.

Insolite?

Ionesco ne parlait pas de son œuvre comme du «théâtre de l'absurde», mais «de l'insolite». Je trouve ce terme plus poétique et plus élégant. Plus subtil, aussi. L'auteur parvient à alterner le tragique, le comique, le burlesque et le parodique, et en tire une pièce de contrastes. Il utilise le décalage pour appréhender l'angoisse humaine face à la mort, sous les angles à la fois intime et universel. Dans la pièce, le personnage du roi Bérenger Ier cristallise ces deux axes: individuel, en partageant sa peur existentielle de mourir, et collectif, car les personnages qui gravitent autour de lui sont pris dans cette angoisse.

Vous parlez d'«intime». Ce texte vous touche-t-il personnellement?

Oui, le choix de cette pièce vient aussi du fait que j'ai perdu mes grands-parents. Mon grand-père s'est éteint comme une petite bougie, à 96 ans. Et ma grand-mère, qui était une grande battante, a vécu une fin douloureuse. Ce texte m'a fait du bien par son côté cathartique.

«C'est un texte visionnaire, car il parle de l'écroulement du monde face à l'égoïsme de l'être humain»

En quoi «Le roi se meurt» a-t-il des résonances actuelles?

C'est un texte visionnaire, car il parle de l'écroulement du monde face à l'égoïsme de l'être humain. Tout à coup, vous lisez une réplique et vous vous dites: «Ça parle de maintenant!» La pièce explore la notion de trace qu'on laisse derrière soi. Aujourd'hui, la question est celle des traces qu'on laisse sur notre planète. C'est un texte philosophique, car il ouvre le sens, trace des pistes mais ne donne ni leçons ni réponses. C'est en cela que cette œuvre est puissante: elle rend le spectateur actif.

Comment avez-vous imaginé la mise en espace de la fable?

Ionesco a fait de cette pièce une cérémonie ritualisée. Dès le départ, j'avais dans l'idée de créer un vrai décor, d'assumer la théâtralité de la pièce. Nous avons imaginé une plaque circulaire entourée de murs, symbolisant à la fois le royaume, une couronne, un labyrinthe, la roue du temps, une machine infernale. J'aime les décors qui racontent plusieurs choses en même temps. La scénographie figure aussi une mise en abyme de la représentation. Ionesco se joue de ses codes théâtraux, il casse très vite l'illusion de la fiction, brise le quatrième mur en faisant interagir ses personnages avec le public.

Le moteur de vos créations ne part-il pas avant tout d'un texte admiré?

Absolument. Je suis toujours à la recherche de textes qui m'interpellent par leur actualité. Je suis admiratif devant un auteur qui crée son régime d'écriture et qui, par là, transmet son rapport au monde. J'aime me mettre au service d'un écrivain et me placer dans une attitude d'humilité face à lui. En tant que metteur en scène, mon défi sera de mettre en lumière une vision de l'œuvre, subjective bien sûr, mais qui soit cohérente dans le sens et dans l'émotion.

Quel est votre rapport à la langue, dans les pièces que vous montez?

J'aime tout particulièrement les textes écrits dans une langue affirmée, ciselée, tonique, avec une structure soit référencée, soit codifiée. C'est le cas de Racine, Lagarce ou Koffi Kwahulé, dont j'ai monté «Misterioso 119». Je suis convaincu que la parole, le langage sont primordiaux pour appréhender le monde.



Cédric Dorier aime la dimension comique du «Roi se meurt»: «En le relisant, je me suis tellement amusé.»



Le Matin Dimanche

Le Matin Dimanche / Cultura
1003 Lausanne
021 349 49 49
<https://www.lematin.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 79'900
Parution: hebdomadaire



Page: 16
Surface: 139'536 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 75234227
Couverture Page: 1/4



Le metteur en scène lausannois présente au Théâtre Kléber-Méleau sa création du «Roi se meurt», une réflexion sur la mort écrite en 1962 par Eugène Ionesco. La richesse des thèmes politiques et philosophiques de cette pièce résonne avec les maux du XXI^e siècle. Rencontre à quelques jours de la première.

Cédric Dorier et la mort du roi

LUCAS VUILLEUMIER

«Chaque homme est un petit roi dans son univers», lâche Cédric Dorier en enjambant câbles et outils dans le bruit des perceuses qui rythme encore les matinées sur le plateau du Théâtre Kléber-Méleau. Le metteur en scène lausannois est à quelques jours de voir commencer sa dernière création: «Le roi se meurt», pièce qu'Eugène Ionesco a écrite en 1962, et certainement l'acmé de son œuvre - celles qu'il a rédigées ensuite n'auront que peu de succès. «Ionesco a dit l'avoir écrite pour se purger, se libérer de ses angoisses face à la mort. Dans ses entretiens, il ajoute qu'il espère faire ressentir au public cette sensation d'acceptation de la mort qui arrivera un jour», poursuit Cédric Dorier.

Clin d'œil à Lewis Carroll et Shakespeare

Cette création prochaine résonne avec sa vie

privée: «La perte de mes grands-parents vient dialoguer avec la pièce et mon envie de la monter. En écho à ce roi (interprété par Denis Lavalou) que la mort taraude et qui oscille entre résignation et terreur face à sa finitude, j'avais en moi le souvenir d'une grand-mère qui s'est complètement laissé mourir, dès le moment où on l'a placée dans une maison à cause d'une dépression. Mais aussi celle de mon grand-père qui, à l'inverse, s'est éteint dans le plus grand calme et presque avec douceur, comme s'éteindrait une bougie.»

Cédric Dorier évolue dans son décor, dont il a très vite dessiné les esquisses en collaboration avec le scénographe Adrien Moretti, tout juste sorti de son travail pour la Fête des Vignerons. Tournant ainsi sur un socle rond, entre toupie et cadran de montre, les anti-chambres, salle du trône ou chambre du roi se



Le Matin Dimanche

Le Matin Dimanche / Cultura
1003 Lausanne
021 349 49 49
<https://www.lematin.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 79'900
Parution: hebdomadaire



Page: 16
Surface: 139'536 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 75234227
Coupage Page: 2/4



concentrent sur un seul noyau, au gré d'un chassé-croisé très chorégraphié que supposera le pivotement des cloisons imaginées par Cédric Dorier, toujours avide de références. Ces portes trop petites à la Lewis Carroll, ce trône en forme de cheval qui cligne de l'œil vers Shakespeare et ce labyrinthe (un motif obsessionnel chez Ionesco) un peu mythologique de mouvements horlogers qui s'animeront comme par magie sur le sol sont, entre autres, les éléments d'un décor très évocateur. «Dans la mise en scène de Georges Werler, avec Michel Bouquet, le texte était dit par des comédiens presque toujours assis, comme un oratorio. Moi, ce que je veux, c'est que la force physique de la mise en scène et du jeu des comédiens travaille en creux le sens de la pièce. Il faut que tout balance, et qu'on voie s'entrelacer les strates sociales. Qu'on aperçoive les corridors d'où surgissent tout à coup les domestiques, comme ceux de «Downton Abbey» qu'on va chercher dans les sous-sols.»

Ces allers-retours du sens et de la forme, Cédric Dorier les affectionne particulièrement. Après avoir monté «Les frères ennemis» en 2015 à Vevey, première pièce mal aimée de Racine qui était son tout premier désir de mise en scène (et qu'il a remontrée au Kléber-Méleau en 2018), le Lausannois s'est complètement évadé dans le vaudeville. Étonnant, pour cet amateur de drames? «C'était surtout un sacré défi. «Nina», d'André Roussin, n'est pas un vaudeville genre «mon cul sur la commode»! C'était très influencé par Feydeau et Labiche, très écrit. Il fallait vraiment entrer minutieusement dans la mécanique du texte. Et pour que ça fasse rire au bon moment, c'est très compliqué.» Du rire que Cédric Dorier voit aussi dans «Le roi se meurt»: «En la relisant, je me suis tellement amusé. Les répliques sont à la fois philosophiques et ludiques. Cette cour qui s'affaire autour d'un roi dépérissant, certains voulant sa mort rapide et d'autres lui insufflant le goût de vivre sereinement ses derniers instants, cela crée parfois des moments réjouissants que j'ai voulu mettre en lumière. Et j'aime la puissance prophétique de ce texte.»

Bérenger, homme universel

Dans «Le roi se meurt», le monarque est de nouveau Bérenger, cet «homme universel» que Ionesco a déjà fait apparaître dans plusieurs de ses pièces sous différents atours de façon à tracer un homme lambda, qu'il soit tyran ou simple citoyen. «Le public pourra faire des liens avec tous nos politiques. Cet homme qui ne veut pas quitter le pouvoir, qui s'y accroche alors qu'il devient sénile et que tout part à vau-l'eau dans son royaume, c'est une image connue de nous tous. Il ne s'agit même pas de citer Trump ou les autres... Le public les reconnaîtra!» s'amuse Cédric Dorier dont la mise en scène, il le promet, ira titiller jusqu'aux conspirationnistes amateurs, aux adeptes des théories de la décroissance ou de la collapsologie: «Tout y passe, dans cette pièce étonnamment actuelle, où il est dit que la végétation se meurt et où les fusées ne décollent plus. Dans cette grande métaphore d'un monde tout entier qui s'écroule, et même si rien n'est moralisateur, le pessimisme de Ionesco le fait embrasser des sujets tels que l'écologie, la politique ou le système de santé.» Cédric Dorier s'amuse encore du fait que la pièce dénonçait déjà, en 1962, l'abâtissement de la jeunesse, avant de citer le roi: «À l'école, il n'y a plus que quelques enfants goitreux, congénitaux, des mongoliens, des hydrocéphales...»

Le début d'une trilogie

Titulaire d'un nouveau «contrat de confiance», subvention étatique qui octroie une belle somme à ses trois prochains spectacles dont celui-ci, Cédric Dorier avoue être sur le seuil de ce qui sera une trilogie sur un même thème: «La mort, le rapport à la mort. Comment on part...» Le triptyque se poursuivra avec «Danse «Delhi», une pièce du Russe Ivan Viripaev qui se déroule dans une salle d'attente d'hôpital, et s'achèvera avec «La faculté», écrite par l'écrivain et réalisateur Christophe Honoré et créée à Avignon, dont Cédric Dorier a aimé la force. «C'est presque une sorte de «Grease» homosexuel. Il faut une dizaine de comédiens. Je vois ça dans une arène, sur un terrain de foot.»



Le Matin Dimanche

Le Matin Dimanche / Cultura
1003 Lausanne
021 349 49 49
<https://www.lematin.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 79'900
Parution: hebdomadaire



Page: 16
Surface: 139'536 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 75234227
Coupage Page: 3/4



«Cet homme qui ne veut pas quitter le pouvoir alors qu'il devient sénile, c'est une image connue de nous tous»

Cédric Dorier,
metteur en scène

Photos: Philippe Maeder/Laure Hirsig



Le roi Béranger Ier (Denis Lavalou, au centre) se meurt, entouré de ses courtisans plus ou moins bienveillants.



À VOIR

«Le roi se meurt», d'Eugène Ionesco mis en scène par Cédric Dorier, Théâtre Kléber-Méleau, Renens (VD), du 29 oct. au 17 nov., puis en tournée en Suisse romande. www.tkm.ch

LFS
CÉLEBRANTS
compagnie de théâtre

CONTACTS: www.lescelebrants.ch

Direction artistique:

Cédric DORIER - cedrido@hotmail.com
+41 78 825 0118

Direction administrative:

Cristina MARTINONI - cmartinoni@rue917.ch
+41 78 615 3507